



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE

*Liberté
Égalité
Fraternité*



2025-2026

Prix Dominique Bernard

S'exprimer librement, vivre en frères.



“ S’EXPRIMER LIBREMENT, VIVRE EN FRÈRES

Le *Prix Dominique Bernard – Lire Penser Écrire* est né en 2023 sous l’impulsion d’Isabelle Bernard. Réponse humaniste et engagée contre la barbarie, ce concours d’écriture a pour vocation de transmettre aux élèves la joie d’écrire autant que le goût des mots, de la lecture et de la réflexion.

Élargi aux académies de Lille, Amiens et la Normandie, il croise cette année deux valeurs essentielles – la liberté d’expression et la fraternité – dans un thème exigeant :

« S’exprimer librement, vivre en frères ».

Près de trois mille élèves de 4^e, 3^e, 2^{de} générale, technologique et professionnelle, issus des trois académies, se sont ainsi attelés à la difficile tâche d’écrire une nouvelle, individuellement ou collectivement. Certains ont aussi pu rendre le Journal de bord de leur aventure, retraçant les étapes et les contours de leur processus créatif.

Pensé pour le cœur de la classe et les exigences fondamentales du cours de Français et de Lettres, ce Prix se veut aussi ouvert, dans l’esprit de l’Éducation artistique et culturelle. Des auteurs peuvent accompagner les classes et toutes les disciplines concourent à la richesse de la réflexion et de la création littéraire.

Car écrire, c’est avant tout se nourrir et s’enrichir, pour porter haut une voix singulière, complexe et sensible – fût-elle polyphonique.

Un prix soutenu et partagé

Le Prix Dominique Bernard bénéficie du soutien de :

- le ministère de l’Éducation nationale ;
- la fondation BNP PARIBAS ;
- le Centre national du livre ;
- la ville d’Arras.

Editos

Les principes fondateurs de notre République, au premier rang desquels figurent la laïcité, la liberté d'expression et la fraternité, ne sont pas des concepts abstraits. Ils prennent vie dans les salles de classe, les cahiers, les débats, mais aussi dans des projets comme ceux permis par le Prix Dominique Bernard. Ce prix ne récompense pas seulement des talents d'écriture, mais l'engagement concret de jeunes citoyens qui, par leurs mots, incarnent ce que l'École a de plus précieux.

Lire, écrire, penser : ces trois verbes résument une ambition. Celle d'une Ecole qui n'est pas un simple lieu de transmission des savoirs, mais un espace où se forge l'autonomie de la pensée. La laïcité y est vécue au quotidien : elle garantit à chaque élève, quelle que soit son histoire, sa place dans un dialogue commun. La fraternité s'y expérimente à travers des projets collectifs, où les différences deviennent une richesse plutôt qu'un obstacle.

Dominique Bernard, professeur de français, a payé de sa vie son attachement à ces valeurs. Mais son héritage persiste dans chaque élève qui écrit, dans chaque classe qui débat, dans chaque texte qui témoigne d'une réflexion libre et exigeante. Le prix qui porte son nom ne célèbre pas seulement la mémoire d'un homme, mais l'idéal même d'une Ecole émancipatrice, où la culture et la raison l'emportent sur la violence et l'obscurité.

En récompensant des nouvelles qui explorent la liberté d'expression et le vivre-ensemble, cet événement rappelle une évidence : l'École est le cœur battant de la République. C'est là que se jouent, chaque jour, les combats pour la liberté, l'égalité et la fraternité. Et c'est donc là que se dessine notre avenir commun.

*Édouard Geffray,
Ministre de l'Éducation nationale*

C'est la première édition du prix national Dominique Bernard. Je tiens à remercier le soutien inconditionnel de Madame la rectrice Béjean et de toutes les équipes qui se sont impliquées pour le développement de ce prix littéraire. Mes remerciements vont aussi à la fondation de la BNP Paribas qui nous accompagne également depuis les premiers pas de ce projet.

« Lire, penser, écrire » tel est le nom du prix : 3 verbes étroitement liés, qui se répondent, se nourrissent, s'enrichissent mutuellement.

Je salue les collègues et les élèves qui se sont engagés dans ce concours sur cette double thématique « s'exprimer librement, vivre en frères ». C'est un vrai réconfort pour moi de nous savoir nombreux à partager les valeurs fondamentales de notre société et qu'au sein de l'école, nous oeuvrons à les faire vivre, à les défendre.

Pour beaucoup de jeunes qui ont participé à ce prix, écrire est un véritable défi qu'ils ont su relever et pour lequel ils ont mis tout leur coeur à l'ouvrage. Ce processus d'écriture, ce temps de création, d'échanges féconds entre les élèves, les professeurs et parfois les auteurs, permet, je crois, aux jeunes de se dépasser. En lisant les nouvelles, on ne lit plus un élève, on lit un auteur, une autrice. On se laisse emporter, ailleurs ... C'est le miracle de l'écriture ! Oui, ces écrivains en herbe nous ont touchés, nous ont émus, et nous ont toujours réjouis. Je les en remercie bien chaleureusement.

Isabelle Bernard

Face à la haine et à l'obscurantisme, écrire est un acte de liberté ; lire, un acte de résistance. Les nouvelles rassemblées dans ce recueil en apportent une éclatante démonstration : elles traduisent le talent, la sensibilité et l'espérance d'une jeunesse qui refuse la peur et fait le choix de l'intelligence, du dialogue et de l'humanité.

Au nom de la Ville d'Arras, je tiens à remercier chaleureusement Isabelle Bernard pour la confiance renouvelée qu'elle nous témoigne en permettant à notre ville d'accueillir la cérémonie de remise du Prix Dominique Bernard.

Je tiens également à saluer l'engagement de tous les élèves participants, de leurs enseignants, de leurs familles, du Rectorat ainsi que de l'ensemble des partenaires mobilisés autour de cette initiative essentielle. Grâce à leur implication, le message porté par Dominique Bernard continue de rayonner à travers la littérature et la jeunesse.

Lisez ces textes : ils sont, sans doute, la réponse la plus forte et la plus digne que nous puissions opposer à la barbarie.

Frédéric Leturque
Maire d'Arras

Sommaire

Nouvelle individuelle	page 7
4 ^e	page 7
3 ^e	page 8
2 ^{de} générale et technologique.....	page 10
2 ^{de} professionnelle.....	page 13
Nouvelle collective	page 14
4 ^e	page 14
3 ^e	page 16
2 ^{de} générale et technologique	page 20
2 ^{de} professionnelle.....	page 23
Nouvelle accompagnant le carnet de bord lauréat	page 27
4 ^e	page 27
3 ^e	page 29

Les cheveux de mon amie

Elle, c'est Cloé, elle a 14 ans. Cloé au collège est seule, bien seule. Son ami, c'est son téléphone. Dehors, c'est compliqué. A l'intérieur, c'est rassurant, c'est calme. Elle, c'est Fatima, l'amie de Cloé. L'amie numérique pourrait-on dire. Fatima est seule, loin, loin, très loin là bas dans son pays, l'Afghanistan. Snapchat est leur lien, leur survie. Cloé cache son corps, son poids car elle n'est pas comme les autres. Fatima c'est le contraire, elle ne comprend pas Cloé. Fatima voudrait tellement montrer ses cheveux noirs, ses jambes, ses bras. Fatima raconte ses conditions de vie catastrophiques à son amie. Fatima rêve, rêve en se passant la main dans ses longs cheveux noirs. Ses cheveux, c'est cette mer qu'elle rêve de traverser, ce sont ses vagues qu'elle veut combattre même si elle ne sait pas nager. Fatima parle anglais. Cloé aussi. Parfois, Fatima disparaît, ça coupe. Un bruit assourdissant. Elle revient, Cloé rit. Des bombes n'importe quoi !... Si des bombes, je t'assure... Parfois Cloé disparaît, ça coupe. Elle revient, encore la faute de son chien. Fatima veut partir, mais sans argent où partir ? Cloé économise pour Fatima. Elle partira... quand ? Personne ne le sait... Fatima veut marcher, marcher et traverser les pays... Elle partira. Sarah sa voisine a réussi, elle a retrouvé une maison, un soleil, ses cheveux. Cloé a l'argent... Elle donnera tout aux passeurs... Elle se connecte pour vite prévenir Fatima. Vite, vite, elle allume son téléphone. La page est noire. Le profil a disparu. La page est noire... La page est noire... La page est noire...

Soumaya JAOUAID

Collège Darras Riaumont, Liévin

(académie de Lille)

Professeure : Madame BELHAD

Je suis le vent

Je suis le vent.

Je glisse entre eux, portant leurs secrets, leurs cris, leurs silences.

Le crayon dessine leurs rêves sur des papiers. Chaque trait devient un dragon de lumière, chaque effacement est une émotion invisible dans leurs cœurs. Le tapis tremble sous leurs éclats d'euphorie. La lampe éclaire leurs ombres, qui dansent comme des oiseaux sur le sol de la chambre, comme des histoires que personne ne découvrira jamais.

Le banc de leur jardin, c'est un peu leur endroit.

Ils y gardent tous leurs secrets.

Sur ce banc, ils se chamaillent, ils se réconcilient, ils créent un monde propre à eux. Les deux frères viennent souvent s'asseoir sur ce banc et parlent longuement. Pas nécessairement de choses importantes, mais leurs mots sont libres.

Ils s'allongent sur le parquet. Leurs mains se touchent, leurs cœurs battent ensemble. Je les observe, je respire avec eux, et je sais : la liberté n'est pas dehors. La liberté, c'est ici et maintenant, ce sont ces gestes invisibles et ces rires qui s'échappent.

Ils parlent sans mot. Le vent emporte leurs histoires et les transforme en rayons de soleil. La lampe éclaire leurs silences, et moi, je deviens le terroir, la voix et la mémoire. Dans la pièce, le fauteuil craque sous leurs épaules, sous le poids de leurs lourds silences et leurs colères.

Dans la pièce, le miroir voit tout : leur reflet en jouant à l'élève et à la maîtresse et les gestes qu'ils n'osent pas faire devant les autres et que personne d'autre ne comprend.

Et j'ai compris quelque chose.

S'exprimer librement, ce n'est pas parler fort.

Parfois, c'est juste oser montrer une facette de soi qu'on n'aurait jamais voulu montrer à d'autres, d'autant moins quand la personne en face...c'est ton frère.

Quand ils se chamaillent, je traverse les fenêtres et hurle avec eux. Quand ils se réconcilient, les rideaux dansent comme des mains tendues. Dans la maison, même les objets les plus silencieux vibrent de leur complicité.

Être frères, c'est exister ensemble, parler sans parler, et rêver sans limite.

Mais un jour, quelque chose a changé. Le silence n'est plus le même. Avant il était rassurant. Cette fois, il est lourd.

Ils se sont disputés. Pas pour quelque chose d'important, mais parfois, ce sont les petites choses qui font le plus de bruit.

J'ai essayé de passer, de repasser entre eux, mais je n'entends plus rien. Les mots restent coincés dans le cœur et dans leur gorge.

Le banc est là comme toujours !

Mais cette fois, il n'y a qu'un seul frère dessus.
L'autre reste debout, à côté, sans rien dire, comme s'il était paralysé.
Les jours passent.
Ils ne viennent plus ensemble s'asseoir sur le banc.
La chambre, aussi, a changé.
La lampe éclaire, mais ne diffuse plus sa lumière de la même façon.
Le miroir ne reflète plus rien.

Et moi, je passe, mais je n'ai plus rien à emporter.
Puis un jour, ils se sont retrouvés.
Sans le faire exprès, juste au même endroit.
Alors je passe doucement entre eux pas comme à mon accoutumée, plus lentement.

Leurs mains se sont rapprochées,
Puis l'un a dit un mot, pas grand-chose.
Un mot simple.
Mais c'est suffisant.
L'autre a répondu.
Et petit à petit, les phrases sont revenues.
Elles sont certes encore bancales
Mais sincères.
Ils s'assoient comme avant.
Et moi, je peux enfin respirer avec eux.
Parce qu'être frères,
Ce n'est pas ne jamais se disputer,
C'est revenir.
C'est trouver les mots, même quand c'est difficile.
C'est parler, oui, mais aussi écouter.
Et cette fois, leurs mots sont libres.

Être frères, c'est pouvoir crier sans bruit, parler sans mots, et exister ensemble dans un monde où tout leur appartient. Dans chaque objet que la maison garde, leur histoire continue de vivre, éternelle et libre. Ensemble.

Ola ABBAS

*Collège Les Provinces, Cherbourg-en-Cotentin
(académie de Normandie)
Professeure : Madame Dargagnon*

Le dîner

Dans cette maison, le réveil ne sonne pas de la même façon pour les deux frères. Et ce soir, autour de la table du dîner, cette différence pesait plus lourd que d'habitude. L'aîné, Julien, était assis bien droit, la mine sereine de celui qui s'étire chaque matin dans le calme d'une chambre qu'il occupe seul. Devant lui, ses parents avaient disposé les meilleurs morceaux du plat, comme pour le récompenser. Ses livres étaient déjà préparés pour ses longues journées d'étude que personne ne venait jamais déranger.

À l'autre bout, le cadet, Mathis, finissait de servir l'eau fraîche et de poser le pain, la tête basse. Il venait de passer sa journée à débarrasser les restes des repas, à nettoyer la cuisine et à obéir aux ordres qui tombaient sur lui comme des évidences. Pendant que l'un traçait son avenir avec l'assurance de celui à qui tout est dû, l'autre sentait qu'il effaçait ses propres rêves, seconde après seconde, simplement pour ne pas faire de bruit et maintenir ce que ses parents appelaient « l'équilibre de la maison ». C'est une vie de famille où le partage n'existait pas, remplacé par une balance qui penchait toujours du même côté, sans que personne ne semble s'en inquiéter.

Le père rompit le silence en tapotant l'épaule de Julien avec une immense fierté. « Alors, mon grand, raconte-nous tes dernières découvertes à la faculté. On veut tout savoir sur tes projets, car c'est toi qui marches vers la lumière dans cette famille. Tu es notre plus grande réussite. » Julien commença alors un long récit sur ses ambitions, ses cours de droit et sa vision de la société future. Il décrivait ses professeurs, les débats passionnés en amphithéâtre et ses espoirs de devenir un grand avocat. Il parlait avec une aisance naturelle, certain que chaque oreille à table lui était acquise. Ses parents buvaient ses paroles, les yeux brillants, oubliant presque de finir leur propre assiette. Pour eux, la réussite de Julien était la seule boussole de la maison, le seul sujet qui méritait de l'attention. Ils ne voyaient pas Mathis, qui restait dans l'ombre des services, découpant nerveusement sa viande sans dire un mot. Le cadet se sentait de plus en plus petit sur sa chaise, comme si l'air de la pièce devenait trop rare pour lui. Il sentait ce poids invisible qui l'empêchait de respirer, cette sensation d'être un figurant, un simple décor dans sa propre famille.

Soudain, une phrase de Julien fit sursauter Mathis : « La liberté d'expression, c'est le pilier de notre monde, c'est ce qui permet aux esprits brillants de guider les autres vers le progrès. Sans elle, nous vivons dans l'obscurité. » Mathis posa brusquement sa fourchette. Le bruit métallique contre la porcelaine résonna comme un coup de tonnerre dans la pièce close. Le silence qui suivit fut immédiat et pesant, comme si le temps s'était brusquement arrêté de couler.

— Et moi ? demanda Mathis d'une voix qui tremblait de colère mais qui ne faiblissait pas. Est-ce que quelqu'un ici se demande si j'ai un esprit à guider ? Est-ce que quelqu'un sait ce que je ressens quand je passe tout mon temps libre à ramasser tes affaires pour que tu puisses étudier en paix ? Est-ce que ma voix a moins de valeur parce que je ne suis pas encore à l'université ? Est-ce que je suis condamné à n'être que celui qui écoute sans jamais être entendu ?

Sa mère, surprise par ce ton qu'elle ne connaissait pas chez son fils cadet, posa une main sur son bras, tentant de retrouver le calme habituel de leurs soirées rangées. « Mathis, mon chéri, ne sois pas impoli avec ton frère. Julien parle de sujets sérieux qui concernent notre avenir à tous. Tu sais bien que nous faisons tous des efforts pour que notre famille progresse. Toi, tu es encore jeune, tu as le temps de trouver ta place plus tard, quand tu auras fini tes petites classes. »

— Ma place ? Mais ma place actuelle, c'est d'être le serviteur de ses ambitions ! répondit Mathis en se levant brusquement de table, renversant presque son verre. Vivre en frères, maman, ce n'est pas seulement partager un nom de famille ou manger le même pain. C'est se regarder dans les yeux et se dire que la parole de l'un vaut autant que celle de l'autre. Aujourd'hui, on nous a parlé de Dominique Bernard à l'école. Un enseignant qui a été assassiné pour avoir enseigné la liberté de pensée. Il disait que s'exprimer librement est un droit précieux, une force qui nous unit. Mais il disait aussi que c'est respecter la place de l'autre. Ici, dans cette salle à manger, la liberté appartient seulement à Julien. Mon devoir à moi, c'est le silence, l'obéissance et la discrétion. Ce n'est pas ça, une vraie fraternité. Ce n'est qu'une illusion pour que vous vous sentiez bien.

Le père fronça les sourcils, dérangé par cette remise en question brutale de l'ordre familial qu'il avait lui-même instauré. « On a établi cet ordre pour ton bien aussi, Mathis. Il faut de la discipline. Si ton frère réussit de grandes études, c'est toute la famille qui en profite et qui s'élève. On ne peut pas tout changer parce que tu as décidé de faire une scène ce soir. »

— Ce n'est pas une scène, papa. C'est un cri de secours. Si Julien monte tout seul vers le sommet pendant que je reste dans la cuisine à faire les corvées de tout le monde, on ne monte pas ensemble. On s'éloigne l'un de l'autre jusqu'à devenir des étrangers. S'exprimer librement, ce n'est pas faire un grand discours devant des inconnus ou à la télévision, c'est d'abord pouvoir dire à ses propres parents qu'on souffre sans être ignoré ou puni. J'en ai marre d'effacer mes propres rêves de dessin et de construction, de cacher mes cahiers de croquis sous mon lit pour ne pas faire de bruit. Je veux que cette balance s'arrête de pencher d'un seul côté. Je veux qu'on vive enfin comme des frères, pas comme un roi et son ombre. Je veux pouvoir dire ce que je pense sans que vous me demandiez de me taire pour laisser la place aux pensées de Julien.

Un silence de plomb s'installa de nouveau. Julien, qui était resté figé, le regard fixe, regarda enfin son petit frère avec une attention nouvelle. Il ne vit plus «le petit Mathis qui aide», mais un jeune homme blessé, courageux et rempli d'une force qu'il n'avait jamais soupçonnée. Il repensa à ses propres privilèges, à cette chambre calme où il pouvait s'isoler, et à ses vêtements toujours propres sans qu'il n'ait jamais eu à toucher une machine à laver. Il réalisa enfin que sa propre lumière, si éclatante, créait l'obscurité totale dans laquelle son frère se noyait chaque jour.

— Il a raison, finit par lâcher Julien d'une voix basse et sincère, brisant le malaise général. J'ai accepté tout ce confort sans réfléchir, comme si tout m'était dû par nature parce que j'étais l'aîné. J'ai été aveugle. Mais à quoi sert ma réussite si elle se fait au prix de ton silence et de ton malheur, Mathis ? Papa, maman, on ne peut pas parler de liberté et de fraternité dans mes livres de droit si on ne commence pas par les appliquer ici même,

à cette table, entre nous quatre. Si Mathis ne peut pas s'exprimer librement dans sa propre maison, alors personne n'est vraiment libre parmi nous. On l'a laissé de côté et c'est une faute.

La mère sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle regarda ses deux fils, l'un en face de l'autre, et comprit que le véritable bonheur de la famille n'était pas dans les diplômes de Julien, mais dans l'équilibre des cœurs et le respect mutuel. « On a eu tort », murmura-t-elle en prenant la main de Mathis avec une douceur qu'elle n'avait plus montrée depuis longtemps. « On a cru protéger ton avenir, Julien, en demandant à Mathis de se sacrifier. Mais on a fini par construire un mur de glace entre vous deux. Ta parole est tout aussi précieuse que la sienne, Mathis. Pardonne-nous de t'avoir ignoré pendant si longtemps. On ne t'a pas laissé la place que tu méritais, et on a failli te perdre à cause de ça. »

Le père, après un long moment de réflexion, hocha lentement la tête, les yeux un peu embués. Il repoussa son assiette et regarda Mathis avec un respect profond, presque de l'admiration. « Tu as eu le courage de briser ce silence toxique, et c'est la plus grande preuve de force que tu pouvais nous donner ce soir. S'exprimer librement, c'est aussi nous forcer à ouvrir les yeux sur nos propres erreurs de jugement. On va changer les règles de cette maison, je te le promets solennellement. À partir de demain, tout sera partagé : les tâches, le calme et le temps de parole. Mais surtout, ce soir, c'est toi qu'on écoute jusqu'au bout de la nuit. Parle nous de ce que tu veux créer, Mathis. Dis-nous ce que tu as sur le cœur, sans peur. »

Le repas se poursuivit très tard, bien après que les assiettes furent vides, mais l'air n'était plus le même. La balance ne penchait plus d'un seul côté ; elle s'était enfin stabilisée pour trouver un point d'égalité parfait. La parole circulait, fluide, joyeuse et sincère, entre les parents et les deux fils. Ils ne parlaient plus seulement de concours, de notes ou de succès, mais de sentiments, de doutes et de rêves personnels. Mathis raconta avec passion ses plans d'architecture, ses croquis de maisons futuristes qu'il cachait sous son lit depuis des mois, et ses envies de découvrir le monde pour dessiner d'autres paysages. Julien l'écouta avec une attention réelle, posant des questions pertinentes et proposant son aide pour trouver des écoles d'art.

En sortant de table, les deux frères ne se séparèrent pas pour rejoindre chacun leur coin de solitude comme ils le faisaient d'habitude. Ils restèrent ensemble dans le salon, discutant comme deux égaux qui venaient enfin de se retrouver après des années d'ombre. Ils avaient compris que la fraternité n'était pas un mot vide de sens dans un manuel scolaire, mais une action de tous les jours : celle de respecter la liberté de l'autre, de l'écouter et de lui laisser une place pour qu'il puisse, lui aussi, marcher vers sa liberté.

Gabriel Vaesken

*Lycée André Malraux, Montataire
(académie d'Amiens)*

Professeurs : Madame Pradel, Madame Coutard et Monsieur Meissonier

Loin de chez moi

Ca y est je suis dans l'avion du retour de mes vacances. C'étaient les meilleures vacances de toute ma vie ! J'ai été dans un pays vraiment incroyable qui se base sur trois valeurs qui sont vraiment superbes pour le bon fonctionnement du pays. Ces valeurs font de ce pays un endroit dans lequel on se sent vraiment bien, protégés mais surtout en confiance. J'ai fait beaucoup d'activités mais aussi pris beaucoup de transports en commun et je suis vraiment surpris de voir à quel point tout le monde a du respect pour les autres. J'apprécie vraiment ce pays et je me suis fait des amis malgré mes différences avec eux. En effet je suis un homme de couleur et au début j'avais peur de me faire juger voire même d'être victime de racisme car on m'avait dit de me méfier de ces gens-là. Mais finalement je n'ai jamais eu affaire à des gens méchants et racistes, je n'ai rencontré que des gens supers gentils et des gens bienveillants et aussi très honnêtes...

Je trouve dommage que tous les pays du monde n'aient pas les mêmes valeurs que dans ce pays, ça éviterait toutes les guerres qu'il y a.

Ca y est je viens d'atterrir dans mon pays natal, je vais encore devoir faire face à la guerre. Quand je suis rentré chez moi ma mère était contente de me voir mais bon, malgré tout je ne peux pas beaucoup la voir : à cause du régime du pays elle doit rester dans la maison et faire la cuisine, elle n'a même pas le droit de donner son avis la pauvre...

Ma mère m'a d'ailleurs annoncé que ma sœur venait de se faire incarcérer car elle a manifesté contre les idées du régime.

Je me rends compte que la France c'était incroyable et j'aimerais beaucoup y amener mes proches !

Mathéo Lefebvre
Lycée Lamarck, Albert
(académie d'Amiens)
Professeure : Madame Turbelin

S'OUVRIR

Sur l'île de Miro, le silence était une loi dictée par le roi Althéon. Les habitants parlaient peu, se regardaient encore moins et vivaient chacun pour soi, par peur. Ici, un mot de trop pouvait être vu comme une menace. Le roi régnait depuis son palais, un bâtiment immense, austère. Ses murs froids et ses grandes portes sombres inspiraient la peur et imposaient le silence à tous ceux qui s'en approchaient, comme si son ombre s'étendait jusque dans les pensées du peuple.

Au fond d'une ruelle habitait une jeune fille nommée Layla ; elle était âgée de seize ans. Son regard profond et perçant semblait observer le monde avec une grande attention. Cette dernière n'avait jamais su se taire complètement. Elle observait les visages fermés des sujets, les mains qui ne s'entraidaient jamais, les cœurs enfermés derrière la crainte des conséquences. Un jour, elle comprit que le silence n'était pas une protection mais une prison. Alors, sans cri ni violence, elle décida de faire quelque chose qui pouvait sembler dangereux : parler. Pas fort, pas devant le roi, mais doucement, une personne à la fois. Un regard solidaire, un geste interdit. Et, sans le savoir encore, Layla venait d'allumer la première étincelle d'une rébellion qui ne nécessiterait pas de violence, mais des paroles et des gestes fraternels.

Un matin, alors que Layla observait les passants, elle aperçut un homme au milieu de la place. Il ne criait pas, il ne courait pas, il tentait simplement de parler, de s'exprimer. Ses mots étaient faibles, mais ils existaient. Il essayait de faire comprendre aux gens que la peur n'était pas une loi, que le roi ne pouvait pas emprisonner leurs pensées, que parler n'était pas un crime. Les gens baissèrent les yeux ; certains reculèrent, d'autres tremblaient.

Avant que l'homme ne puisse finir, les gardes du palais surgirent. Leurs armures brillaient plus que leurs cœurs. Ils le saisirent sans un mot, le jetèrent au sol et le traînèrent au loin. Le silence retomba. Layla resta immobile. Mais quelque chose en elle venait de se briser. Ce n'était plus seulement de la peur qu'elle ressentait : c'était une injustice. Elle comprit alors que de simples murmures ne suffisaient plus. Si parler était interdit, alors il fallait parler ensemble. Si un seul homme était écrasé, alors il fallait être plusieurs.

Ce n'était pas une révolution par les armes, mais plutôt une révolution par la voix, une révolution contre le silence. Sur l'île de Miro, la prison qui enfermait les pensées se détruirait brique par brique.

Les jours passèrent, et les murmures devinrent des paroles assumées. Les regards cessèrent de fuir, les mains commencèrent à se rejoindre et les cœurs enfermés trouvèrent enfin une issue. La peur, jadis plus forte que les lois, recula devant cette force nouvelle de l'union. Alors le peuple de Miro marcha vers le palais. Il n'avait ni arme ni cri, seulement ses pas et ses pensées libérées. Devant le roi Althéon, les habitants ne se turent plus. Le roi se tenait droit sur son trône, entouré par les murs froids et silencieux de son palais. Son regard sévère parcourait la foule, mais pour la première fois son pouvoir semblait vaciller. Personne ne baissa le regard. La présence des habitants suffit à briser son pouvoir, car il comprit que le silence qui le protégeait n'existait plus. Son règne ne s'effondra pas dans le sang, mais dans l'oubli.

Une fois le roi destitué, le peuple fit ce qu'il n'avait jamais osé faire : il choisit. Il choisit une reine qui n'avait ni couronne d'or ni armure, mais des mots et du courage. Layla fut portée par ceux qu'elle avait réveillés non par la force mais par la confiance. Elle ne régna pas depuis un palais fermé, mais au milieu des siens, sur une île redevenue vivante. Les habitants retrouvèrent peu à peu la confiance et la liberté de parler. Les voix qui avaient été étouffées résonnaient désormais dans toute l'île. C'est ainsi que le silence ne fut plus une loi, mais un simple repos entre deux paroles libres.

Aya AMZALI et Alicia MARIN
Collège Jean Zay, Escautpont
(académie de Lille)
Professeur : Benoît Abert

À 10 000 km de distance

Téhéran, Iran.

- Hé ! Le Hidjab, c'est pas une exception pour toi !

Je vois le policier en uniforme vert s'approcher. Il s'époumone à m'injurier mais je ne dis rien, ce qui est contraire à mes habitudes. Il me « demande » de fouiller mon sac à main. Disons plutôt qu'il m'arrache la bandoulière de l'épaule. Il commence à contrôler mon attirail de cours... Faites qu'il ne tombe pas sur la couverture bleue !

- C'est quoi, ça, chienne ? hurle-t-il.

Il brandit sa prise : Elle joue de Nahal Tajaded. Ce livre est interdit par le régime car il le critique. Le Gardien de la Révolution jette le roman au sol et le piétine de tout son poids. Il prend particulièrement soin d'écraser le visage de son autrice qui apparaît sur la quatrième de couverture. Je brûle d'un courroux indescriptible. Mes deux amies me sermonnent du regard. Il s'éloigne. Puis se retourne, certainement en percevant par infrarouge mon regard brûlant de rage. Mes deux amies, elles, baissent des yeux emplis d'inquiétude et réajustent leur voile. Elles s'alarment du sort que pourraient me réserver ces pasdarans à l'avenir. On a toutes en tête le sort de Mahsa Amini...

Au moins ils n'ont pas trouvé mon petit carnet de notes... Voilà plusieurs mois que j'écris sans retenue à l'intérieur. Tout ce que j'ai sur le cœur. Tout ce que la jeunesse iranienne a sur le cœur. Nous écoutons Barayé en boucle : Shervin Hajipour attise notre soif de liberté.

Minneapolis, USA.

- Hé ! La ligne éditoriale, c'est pas une exception pour toi !

Je vois le boss qui s'éloigne, puis se retourne. Il doit se demander s'il est parvenu à refroidir mon désir de contourner les règles. Il vient de déchirer mon article qui critique la prestation de Green Day au Super Bowl : j'adore ce groupe mais je suis déçue qu'ils aient évité tout message politique ce soir-là ! Qui a dit : Punk is not dead ? A la corbeille, direct, mon article. Le patron m'a renvoyée à mes faits divers. En me claquant une main aux fesses qui plus est ! Je suis folle de rage ! Ma collègue de bureau tente l'humour : « Joyce, tu ferais bien d'aller prendre l'air pour la pause déjeuner, tu es aussi rouge qu'une marathonnienne ! Allez, arrête, tu ne vas pas risquer de perdre ton job pour un malheureux article ? ». Je suis ce judicieux conseil...

Je sors, monte dans ma voiture et roule à travers cette ville que j'adore. J'avais décidé d'être journaliste, ici, aux États-Unis, le pays de la statue de la Liberté ! Et je comptais

bien pouvoir m'exprimer librement ! Comme si cela ne suffisait pas, à peine deux rues plus loin, un gyrophare illumine mon rétroviseur. L'écusson sur la portière ne laisse aucun doute : l'ICE, Immigration and Custom Enforcement, la police de l'immigration de Trump. Goût amer dans la bouche. Cette milice, qui pousse comme de la mauvaise herbe dans les rues de Minneapolis, me rappelle les S.S.. Je gare mon véhicule. Un agent s'approche avec le sourire narquois de celui qui croit avoir tous les droits. Contrôle d'identité. Je suis la proie rêvée : journaliste et femme, je m'appelle en plus « Joyce Mendez », ce qui fait de moi une dangereuse terroriste. Pire que Renée Good, assassinée injustement par cette même police.

C'est la goutte de trop. Je vais pour remettre le contact et appuyer sur l'accélérateur. J'entends alors un tir...

Téhéran, Iran.

Le koukou de ma mâdar n'a pas réussi à me calmer. C'est pourtant mon plat préféré. Maman a dû comme toujours percevoir mon mal-être. Ne me demandez pas comment elle fait. Elle a un sixième sens. C'est aussi une femme en Iran.

L'heure est venue d'agir ! L'idée de participer à la prochaine manifestation s'impose dans mon esprit.

L'heure est venue d'agir ! Me voilà donc dans la rue, sans voile, à hurler de toutes mes forces « Femme, Vie, Liberté ! ». Etudiants et professeurs scandent en chœur. Je vois avec délectation la tempête de banderoles injurieuses, le flot d'Iranien.nes en colère, le torrent de pancartes ruisselantes de rage.

L'heure est venue... - un groupe armé s'avance déjà dans une artère. Ils nous attendaient, rottweiler prêts à mordre jusqu'au sang. Ils nous attendaient. Et apparemment, la patience n'est pas leur point fort. Très vite, ils commencent leur chasse.

L'heure est venue de massacrer ! Détonations retentissantes qui font trembler les murs branlants des immeubles ! C'est massif, un immeuble, pourtant. Explosions de terreur ! Ma respiration se coupe. Mes tympons vibrent. « Je vais mourir, j'aurais pas dû venir ! »

« Dégagez, dégagez ! » « Ils ont tiré ! » Que des phrases inaudibles dans ce défoulement de panique ! Les gens courent dans tous les sens, certaines se prennent les pieds dans leurs robes, d'autres glissent sur des corps étendus au sol. Soudain une vive douleur me brûle. Suis-je touchée ? Non je ne pense pas. Mais quelle douleur provoque une balle ? En fait, je ne sais pas. Est-ce que vais mourir ? J'espère que non. Faites que non ! Mes oreilles se bouchent, les acouphènes reprennent, ma vue se brouille, le brouillard s'installe, mes jambes sont lourdes, le sol se rapproche

Je TOMBE.

C'est la goutte de trop,
Une balle tirée dans le dos
Ce n'est pas une goutte d'eau
Une goutte de sang plutôt
Les Gardiens de la Révolution veulent nous faire taire

Minneapolis, USA.
C'est la goutte de trop,
Une balle tirée dans le dos
Ce n'est pas une goutte d'eau
Une goutte de sang plutôt
La Police de l'Immigration veut nous faire taire

L'heure est venue d'agir !
J'ai eu peur. La bavure a été évitée de justesse. Heureusement pour moi, cet agent n'était pas un as du tir sans sommation. Il a raté sa cible et s'est fait peur à lui-même.
L'heure est venue d'agir !
Je me retrouve en pleine manifestation anti-ICE dans le centre-ville de Minneapolis : « ICE out of our city ! » Je vais couvrir l'événement et rédiger un article. Cette fois il sera publié. Sur les réseaux. Vidéos à l'appui. Ce que nous vivons ici doit dépasser les frontières de la ville, de l'état, du pays. J'ai la boule au ventre... Au cours de la manifestation, je collecte des témoignages de victimes ou de témoins des violences de l'ICE. Les vidéos deviennent virales. Je passe la soirée à scroller. A un moment, je tombe sur une vidéo de manifestation. Étrange impression... Elle ne se déroule pas à Minneapolis. Les slogans sont scandés dans une langue que je ne comprends pas. La manifestation a lieu à Téhéran. Elle est postée sous le pseudo Niloufar. Je décide de lui écrire un commentaire.

Téhéran, Iran.
Police, arrestation, prison... Je frissonne un instant en cliquant à nouveau sur le bouton d'envoi. Voilà près d'une semaine que je diffuse des vidéos de ce qui se passe dans nos rues... Merci Starlink ! C'est le seul réseau qui fonctionne encore ici. Mes vidéos échappent

à la censure. Petites grenades d'informations, bombes de vérité à retardement. Qui réagira ? Toujours rien pour l'instant.

Ding ! Une notification me fait bondir. Joycemendez m'a commentée. Je regarde ses publications. Des vidéos de manifestations. Étrange impression... elles ne se déroulent pas à Téhéran. Les slogans sont scandés en anglais. La manifestation a lieu à Minneapolis. Les paroles en persan de la chanson me reviennent : Barāye khāharam khāharet khāharāmūn / Barāye taghyir-e maghz-hā ke pūsidan... (Pour ma sœur, ta sœur, ma sœur à moi / Pour changer les esprits qui se taisent).

A 10 000 km de distance nos mots vont se mêler : #Joyce&Niloufar.

Toutes les deux sur le même bateau

Joyce veut aider son pays, Niloufar veut aider le sien qui souffre aussi

Au-delà des frontières

Sur des touches blanches ou noires

Elles veulent redonner l'espoir

Apporter de la lumière

Elles envoient elles postent elles publient

Pour répandre la vérité

Ras le bol de voir ce monde brûler à l'éthanol

Sous un ciel bleu impossible à voir

Mettre des mots sur les atrocités

Fait violemment vrombir les cœurs

Comme un torrent

Jeunes rebelles victimes d'un régime autoritaire

Vous qui avez peur à chaque heure

Dans de magnifiques pays dévastés

Espérez !

Léonie ALEXANDRE, Léane CAUDRON, Eloïse LEBRUN et Maya MOREAU

Collège Louis PHILIPPE, EU

(académie de Normandie)

Professeure : Madame MANGEON

Des ailes dans la cendre

Ce jour-là, il est arrivé une chose que jamais je n'aurais pu concevoir. Il y a 60 lunes, à peine sorti du nid, je fis la rencontre d'un oiseau insignifiant à ce qu'on m'avait dit. Dans la colonie, certains s'accordaient à dire que cette espèce ne devrait pas avoir accès à une vie emplie de mets et d'arbres. Le simple fait qu'un oiseau puisse être différent m'était inconnu, j'en avais entendu parler mais je n'en avais jamais vu ainsi je ne comprenais pas pourquoi un tel jugement était émis à leur égard. C'est donc en toute ignorance qu'un matin je rencontrai ce jeune oiseau de teinte grisâtre. Une rencontre pour le moins écourtée par l'un de mes camarades qui le fit fuir d'un mouvement d'aile.

Intrigué par ce nouvel oiseau que je venais d'apercevoir, je décidai de sortir le soir quand la lune faisait briller les feuilles pour éviter une nouvelle fois une rencontre écourtée. C'est donc la nuit que je le vis, la lune faisant briller ses plumes argentées. À ce moment-là, je sentis un sentiment de confiance et un léger courant d'air me caressa les plumes. Alors, discrètement, je m'avançai vers lui. Brusquement, il se retourna vers moi. À ma grande surprise, il ne prit pas la fuite. Il ne montra même pas de méfiance ni d'inquiétude. C'est ainsi qu'un échange très long mais constructif et très enrichissant, s'instaura entre nous. Je fis sa connaissance. J'appris qu'il se nommait Nino, un prénom simple mais qui, étonnamment, resterait gravé dans mon esprit. Au fond de moi, quelque chose naissait, une sensation nouvelle que je n'avais encore jamais ressentie au sein de ma colonie. Une envie irrépressible de parler sans crainte, de laisser mes pensées s'envoler telles des plumes dans le vent, sans être freinées par le regard des autres. Jusqu'à présent, chacun de mes mots, mes idées étaient filtrées par les croyances de mon peuple. Mais face à cet oiseau que l'on m'avait appris à ignorer, mes paroles coulaient avec facilité. Comme si, pour la première fois, je découvrais ce que signifiait réellement s'exprimer librement, sans chaînes invisibles. Au fil de l'échange, mon étonnement ne fit que s'intensifier lorsque Nino m'informa que son peuple colportait de terribles rumeurs à l'égard du mien. Pourquoi deux peuples qui, à première vue, n'avaient rien à s'envier pouvaient-ils autant se haïr?

La fin de notre entretien me laissa en appétit. J'avais soif de savoir, de vérité. Je me mis donc à douter de la légitimité des propos que mon peuple avait pour habitude de propager au sein de notre île paisible.

Je proposai une seconde rencontre, le lendemain au même endroit, proposition qu'il accepta avec entrain. C'est donc le lendemain que je me rendis au même endroit, à un moment de la journée proche de celui de la veille. Je me rendis donc cette fois confiant vers cet oiseau, comme si je le connaissais depuis toujours et qu'un réel lien nous unissait. Lors de cette rencontre, nous décidâmes de survoler notre magnifique île, embellie par la lune faisant briller la cime des arbres que nous surplombions. Bien que la lune froide éclairât l'île, nous constatons qu'une lumière plus chaude en éclairait une partie. Intrigués, nous décidâmes de nous approcher, et plus nous le faisons, plus une chaleur étouffante se faisait sentir. Cette lumière semblait être une mer rouge, si profonde qu'on

ne pouvait en voir le fond. Cette mer, dont l'écume était d'un noir profond, ne semblait annoncer rien de bénéfique, comme pouvaient le laisser penser les arbres devenus noirs qui l'entouraient. Nous échangeâmes de très brèves salutations et nous volâmes chacun vers sa colonie respective afin d'avertir les chefs de notre découverte.

Après avoir mis le chef au courant de cette nouvelle lumière, il me fit savoir que cela s'était déjà produit 80 lunes auparavant. Cet événement était la source de toutes les rumeurs envers l'autre colonie. Il m'expliqua que l'autre peuple n'avait rien fait : ils avaient simplement disparu sans crier gare, laissant mon peuple démuni de toute aide pour affronter cette mer rouge. Cet abandon ne fut que colère et destruction pour mon peuple. Ce n'est qu'à cet instant que je compris pourquoi... pourquoi toutes ces rumeurs, cette haine envers les autres. Cet événement avait en réalité brisé une confiance et une amitié entre deux clans autrefois alliés. Je sentais bien que le discours que je lui proposais n'était pas pris au sérieux, ce qui m'inquiétait. Et si l'histoire qu'il m'avait racontée se répétait ? Et si tout disparaissait ? Toutes ces questions me dévoraient l'esprit et m'empêchaient de dormir. Au fil de la nuit, j'écoutais tous les moindres bruits : le vent, les feuilles craquantes...

D'un coup, un tremblement fort, suivi d'un bourdonnement incessant. La brume se transforma en pluie grise. Tout devenait gris. Chacune de mes plumes fut recouverte de cendre dont je ne pouvais me défaire. À la suite, j'entendis mon peuple s'agiter, avec confusion et inquiétude. Impuissant, je voyais ma colonie être détruite, recouverte d'une épaisse couche de cendre étouffant notre habitat auparavant verdoyant. Pris de panique, mon peuple devenu gris cendre ne vit d'autre solution que de désertir l'arbre pour se réfugier dans une cavité à la grande montagne, au sein de laquelle Nino et moi avions vu cette étrange mer rouge, aussi lumineuse que dangereuse. Malgré la sécurité que nous offrait cette cavité, elle nous étouffait. Mes compagnons se questionnaient sur l'origine de cette chaleur aride. Moi, je savais qu'au-dessus de nous se trouvait en réalité un amas de lave, comme l'appelait le chef. Ma culpabilité était telle que je ne vis d'autre choix que de tout avouer à mes camarades, démunis de toute information et inquiets. C'est alors que je me lançai dans une longue explication, le doute me quittait peu à peu. Je voyais certains congénères déçus, d'autres confus, mais peu importait : j'étais lancé et rien ne pouvait m'arrêter. Je fus interrompu brusquement, mais pas par un camarade. Par la lave. Elle venait de s'infiltrer dans notre refuge. Connaissant ses capacités, je pris les commandes et fis sortir tout le monde au plus vite.

De retour dans notre colonie, nous fûmes étonnés de la présence d'autres oiseaux, eux aussi attaqués par les cendres. Peu importe qui ils étaient : d'un simple regard, nous comprîmes que nous devions collaborer pour lutter contre ce danger. Dans le chaos, une évidence s'imposait à moi. Nos différences n'étaient pas le danger. Ce qui nous avait menés ici, c'était le silence, les non-dits, les paroles étouffées. Si nous voulions survivre, il nous faudrait apprendre à nous écouter autant qu'à parler. Car une voix seule peut se perdre, mais plusieurs voix réunies peuvent guider et reconstruire ce qui avait été brisé. Sans savoir qui étaient mes collaborateurs, je me lançai dans une mission dite impossible. Ô combien serait-il plus simple de reconstruire nos nids dans un nouveau

havre de paix ! Mais à peine cette idée m'effleura l'esprit que je me souvins de cette histoire que m'avait racontée mon chef. Partir revenait à abandonner. Tout comme semblaient l'avoir fait les ancêtres du peuple de Nino. Bien que ce soit fastidieux, j'étais déterminé à sauver notre foyer.

Goutte par goutte, nous fîmes tous notre maximum pour ne pas laisser nos familles dans ce feu qui dévorait peu à peu les branches de notre forêt devenue grise. Bien que nous soyons impuissants face à cette situation, un oiseau, que je ne pus reconnaître, s'avança et proposa d'arrêter ce feu en faisant tomber du sable et de l'eau en grande quantité sur lui. Un silence s'installa. Un silence chargé de réflexion, comme si chacun pesait enfin ses mots, ses choix, ses peurs. Puis, sans qu'aucun ordre ne fût donné, un premier oiseau s'envola, suivi d'un autre, puis d'un autre encore. Bientôt, ce ne fut plus un peuple, ni même deux, mais une nuée entière qui s'éleva dans le ciel obscurci par les cendres. Certains prenaient des feuilles encore humides, d'autres ramenaient du sable depuis les abords de l'île, pendant que d'autres tentaient de récupérer la moindre goutte d'eau nichée dans la pierre. Le feu continuait de gronder, dévorant lentement le reste de notre havre de paix. Mais face à lui, nos voix s'élevaient. Non sans peur, mais dans l'unité. Les cris devenaient des appels, les appels des réponses et les réponses, des actions. Là où autrefois le silence avait nourri la méfiance, désormais nos paroles guidaient nos gestes.

Et puis, alors que nos forces peu à peu s'épuisaient, que la chaleur devenait insoutenable, un changement imperceptible se fit sentir. L'air, jusqu'alors lourd et sec, se fit plus frais. Un souffle. Puis un autre. Je levai les yeux vers le ciel, encore assombri, lorsque je sentis une première goutte effleurer mes plumes. Puis une seconde. Une fine pluie commença à tomber. Au début timide, comme si elle cherchait sa place dans le chaos. Elle s'intensifia, lavant peu à peu la cendre qui recouvrait nos plumes, nos ailes. Le feu perdit de sa vigueur. La fumée se dissipa. Sous cette pluie, quelque chose de plus fort se produisit. L'eau glissait le long de nos plumes, révélant ce qui avait toujours été là, mais que nous n'avions jamais réellement vu. Les couleurs. Certaines plumes retrouvaient des teintes dorées, des reflets bleutés, des nuances rouges... je vis Nino, que j'avais toujours connu gris sous la lune, briller désormais d'un éclat que je n'aurais su décrire. Autour de moi, plus aucun oiseau ne se ressemblait. Les colorés et les gris étaient mêlés. Et pourtant, jamais nous n'avions été aussi proches. Dans le calme retrouvé, sous cette pluie battante, aucun mot ne fut prononcé. Mais pour la première fois, ce silence n'était pas un vide. Une paix née de vérités partagées, et d'un choix simple de sauver notre foyer.

Je vous raconte ce récit qui est le mien aujourd'hui pour garder l'histoire de notre peuple entre les ailes de la nouvelle génération afin de ne jamais oublier.

Raphaëlle Cozic et Antoine Neveux
ESAAT, Roubaix
(académie de Lille)
Professeur : Madame Hu

De l'adolescence à la résistance

Mai 2027. Alvon Müssler remporte les élections présidentielles grâce à ses multiples promesses. Dès le lendemain, il instaure un régime totalitaire qui va bouleverser la vie des Français. Les frontières sont fermées et les murs se multiplient pendant l'été afin que la population ne puisse pas fuir. La vie cesse à 20h lorsque le couvre-feu tombe. Ne pas le respecter, c'est s'exposer à une arrestation, et parfois même à une disparition inexplicable. Dans les rues comme dans les foyers, « l'œil » est partout. Les hommes en noir fouillent méticuleusement les maisons et brûlent les livres hostiles au régime. Mais la jeunesse se mobilise et les lycées deviennent des lieux de résistance. Malgré les multiples arrestations d'élèves et d'enseignants, rien n'y fait. Les actions se poursuivent. La proviseure du lycée Victor Hugo, Madame Martin, est particulièrement observée par le ministère de la propagande car elle ne parvient pas à enrayer la révolte. Alvon Müssler décide alors de se rendre sur place dans le but de faire cesser toute résistance.

À 8h30, un message est diffusé dans le lycée : « À tous les élèves, veuillez vous rendre maintenant en salle Iconik ! ». Les élèves, surpris par cette convocation non programmée, entrent les uns après les autres dans la salle et s'installent sur les gradins. L'inquiétude les gagne rapidement lorsqu'ils aperçoivent sur le pupitre le symbole du régime : une vague surmontée des initiales du dictateur dans un ton mordoré, sur un fond aussi noir que sa tyrannie. Il prend place, entouré de sa garde rapprochée, ajuste le micro et proclame :

« - Il est impératif que l'ordre revienne dans cet établissement ! Maintenant ! Je ne tolérerai aucun comportement dissident ! hurle Alvon Müsller. Le règlement intérieur a été modifié à ma demande, tout comme les programmes scolaires qui diffusaient de véritables mensonges. Dorénavant, vous porterez un uniforme noir et blanc. Les horaires seront les mêmes pour tous : 8h-19h avec cantine obligatoire. Durant les pauses, le silence devra régner et vous devrez systématiquement baisser les yeux lorsqu'un adulte s'adressera à vous ! Maintenant, rejoignez vos classes, en silence ! »

Les élèves, secoués par ces nouvelles directives, s'autorisent quelques chuchotements à l'approche de leur salle. Parmi eux, Blanche, Max, Vito et Matt, les « inséparables », se dirigent vers la cafétéria :

« - C'est surréaliste ! s'exclame Max.

- Je n'en reviens pas ! Alvon Müssler dans notre lycée ! poursuit Vito.

- Écoutez les amis, il faut aller en cours sinon nous allons avoir des ennuis. Retrouvons-nous à 19h. Nous aurons une heure devant nous pour discuter de tout ça. » dit Matt. Les autres acquiescent et rejoignent leur classe.

Le soir venu, les quatre amis se dirigent vers la maison des Robert. Le couple a disparu du jour au lendemain, laissant derrière eux meubles, vêtements et même leurs photos de famille ! C'est lugubre. Mais le pavillon, isolé à la sortie de la ville, permet aux jeunes de s'y réfugier, changer le monde...

Blanche jette son sac à dos sur le canapé. et dit :

- "On ne peut pas supporter ça plus longtemps ! Il faut agir !

- Dis donc Blanche, ta mère a l'air bien proche de Müssler. Tu ne chercherais pas à nous piéger par hasard ? demande Matt.

- Mais tu es fou ! On se connaît depuis toujours ! Comment peux-tu imaginer un truc pareil ! lui répond-t-elle, passablement énervée. C'était déjà compliqué d'être la fille de la proviseure, mais depuis les élections, c'est l'enfer sur terre. Je ne reconnais plus ma mère. On dirait qu'elle a été lobotomisée.

- Blanche a raison, reprend Vito. Nous sommes amis et nous nous faisons confiance. Ne rentrons pas dans leur jeu. Ils n'attendent que ça, diviser pour mieux régner.

- Oui répond Matt. Tu as raison Vito. Je suis tellement en colère. Jamais je n'aurais imaginé vivre un truc pareil. J'ai l'impression d'être enchaîné en permanence. Matt se frotta le front quelques secondes et dit : Et si on diffusait des messages via la radio du lycée !

- C'est une excellente idée. Et on pourrait distribuer des flyers. Qu'est-ce que vous en pensez ? demande Max. »

La bande des quatre tombe d'accord. Blanche se propose pour récupérer les clés du local. Pour une fois, « être la fille de » est un sacré avantage.

Le lendemain midi, Blanche se rend discrètement dans le bureau de sa mère. Il faut faire vite. L'armoire à clés est ouverte. Parfait ! Elle sort un savon de sa poche et appuie la clef dessus. L'empreinte réalisée, elle remet la clef à sa place. Mais au moment de sortir, elle se retrouve nez-à-nez avec Madame Langlois, sa professeure d'histoire.

« - Que fais-tu ici ? demande l'enseignante stupéfaite. Dépêche-toi, suis-moi ! Madame Langlois la pousse dans un recoin. Blanche, j'attends des explications... »

L'adolescente n'a pas d'autre choix que de dire la vérité. Tout est fichu se dit-elle. Elle explique alors brièvement sa mission.

« - Blanche, je dois te parler. Mais pas maintenant, c'est trop dangereux. On pourrait nous surprendre.

- Vous êtes de notre côté ? demande Blanche.

- Oui, répond la professeure. Comme beaucoup de mes collègues. »

Blanche est soulagée. Elle lui propose de venir le soir même à la maison des Robert. Madame Langlois accepte.

Le soir venu, les deux femmes entrent ensemble dans le pavillon. Ses amis n'en croient pas leurs yeux.

«- Qu'est-ce qu'elle fait ici ? lance Matt. Tu es complètement inconsciente !

- Ne craignez rien. Je suis avec vous ! » répond la professeure. Elle les informe qu'un mouvement de résistance s'est formé dès le mois de juin. Des actions ont été menées, mais seuls, c'est impossible de renverser le régime de Müssler. Une communication a été mise en place avec les pays frontaliers. Mais avant d'intervenir, il leur faut des renseignements très précis concernant le fonctionnement du gouvernement, le nombre de soldats dont ils disposent et surtout, la localisation précise de leurs différents armements.

« - Mais alors, questionne Max, que faisons-nous concrètement au lycée ?

- Rien pour le moment répond Madame Langlois. Nous devons faire profil bas. »

Blanche et Matt semblent contrariés par cette décision. Le lendemain soir, ils se retrouvent devant le lycée. Matt sort des bombes de peinture de son sac et en tend une à Blanche. Ils sont décidés à agir seuls. Mais après quelques minutes, des hommes en noir descendent d'un van. Blanche et Matt sont arrêtés.

Au petit matin, les élèves découvrent les graffs. Certains passent leur chemin, effrayés par les repréailles, alors que d'autres, lèvent le poing et s'écrient : « Liberté ! Liberté ! ». Au même moment, Mme Martin reçoit un appel. On l'informe que sa fille est en garde à vue au commissariat. Sans réfléchir, elle monte dans sa voiture pour la rejoindre. Devant l'établissement, Vito et Max s'inquiètent de ne pas voir leurs amis :

« - Il s'est passé quelque chose hier soir dit Max. J'ai peur pour Blanche et Matt.

- Attendons la fin de matinée et nous aviserons, répond Vito. » Mme Martin récupère sa fille et la sermonne sur la route du retour :

« - Je ne comprends pas ton attitude. Tu es la fille de la proviseure, tu te dois d'être exemplaire !

- Maman, ouvre les yeux, cet homme est un despote. Tu te souviens de ce film, « Soleil vert » ? Et bien la fiction a rejoint la réalité.

- Tu dis n'importe quoi ! Ce pays a besoin d'ordre et Alvorn Müssler est l'homme qu'il nous faut ! Mais c'est de toi dont il est question. Pour commencer, je t'interdis de revoir tes amis. Et lundi prochain, tu partiras dans un pensionnat. Nous nous reverrons aux prochaines vacances. » Blanche n'a plus le choix. Ce soir, elle passera chez elle prendre

quelques affaires, puis rejoindra ses amis, pour ne plus jamais revenir.

Les parents de Matt arrivent à leur tout au commissariat. Ils apprennent que leur fils a été transféré dans un lieu tenu secret. Le père s'emporte : « - Dites-nous où est notre fils !

- Je ne sais rien, je vous le jure, répond le lieutenant. Le nouveau régime est impitoyable. Il nous est interdit de poser des questions à nos supérieurs. »

Matt est en réalité enfermé dans un camp d'internement. Alvorn Müssler ayant fermé les frontières, le régime ne peut plus compter sur les importations de gaz et de pétrole. Il a donc décidé de rouvrir les mines de charbon. Ces multiples arrestations ont donc un seul et unique objectif : fournir une abondante main- d'œuvre qui permettra selon lui de produire assez d'énergie pour tout le territoire français. Le transfert de Matt est donc imminent.

Les jours, les semaines passent. Le silence étant la règle, les trois amis restent sans nouvelles de Matt. Madame Langlois connaît l'existence de ces camps et elle confie à ses élèves que Matt est probablement interné dans l'un d'eux.

Et puis un soir, les amis se rendent à la maison des Robert. Matt est là ! Bien vivant !

- « Mes amis, je suis tellement heureux de vous retrouver ». Les « inséparables » sont de nouveau réunis. Mais Matt n'est pas seul. Derrière lui, une dizaine d'hommes et de femmes qui, comme lui, ont réussi à s'évader. Matt s'assoie et raconte l'horreur. Des journées de travail interminables 300 mètres sous terre. Des coups de feu qui retentissaient, puis des brancards qui ramenaient des cadavres à la surface.

Madame Langlois écoute attentivement le récit de Matt, bouleversée par ce qu'il a vécu. Elle prend finalement la parole :

« - Demain, deux d'entre nous partiront pour rejoindre la frontière espagnole. Cette mission est capitale pour la survie de notre pays.

- Max s'exclame : Je viens !

- Moi aussi ! déclare Blanche.

- C'est hors de question ! répond Matt. C'est bien trop dangereux pour...

- Pour des filles ? Donc si je suis ton raisonnement, les garçons vont se battre et les filles restent en cuisine ? Belle mentalité ! Mais nous ne changerons pas d'avis. »

Après une courte nuit, Max et Blanche sont prêts à partir. Les quatre amis se disent au revoir et jurent de se retrouver très vite dans un pays libre, parmi tous leurs frères.

Lucas Hulin, Noham Janvre, Angèle Lerouge, Chloé Leroux, Julien Luberry, Robin Nicolle, Sam Payel, Tom Prod'homme, Timéo Seynaeve, Tom Simoes Pereira
Lycée professionnel Auguste Bartholdi, Barentin
(académie de Normandie)
Professeure : Madame Rade

À toi qui lis dans l'ombre

Sérieusement, qu'est-ce qui t'a pris ? Tu m'avais promis que tu ne recommencerais jamais !» Voici les paroles de mon père. Je m'appelle Thomas, j'ai quinze ans. Je suis «au collège et je vais vous parler de ma rédemption. J'étais mal aimé des professeurs et des élèves. On m'appelait l'emmerdeur ou la brute. Je n'avais jamais été un garçon très sage mais ce jour-là a marqué le début de mon histoire. Je me suis retrouvé en conseil de discipline. Pourquoi me direz-vous ? Pour ce qu'il s'était passé mardi matin en EMC. Nous faisons un débat sur le droit des femmes. J'ai été plus violent que d'habitude. J'ai jeté une chaise sur l'un de mes camarades. Il s'est retrouvé à l'hôpital à cause de moi parce qu'il a osé dire ce que je n'avais pas envie d'entendre. Je ne regrettais pas mes actes, il l'avait mérité. Le jour du conseil, il régnait un silence angoissant dans la salle. J'étais stressé, mes genoux tremblaient et le poids de mes regrets pesait sur mes épaules. Puis la sentence est tombée : exclusion définitive. Mes parents étaient furieux évidemment et m'ont envoyé nettoyer le grenier. Je me suis écrié : « De toute façon, on n'a aucune liberté dans ce pays de merde ». Le grenier était sombre et poussiéreux, il me donnait la nausée.

Après avoir tout rangé, je me suis assis sur le plancher. Je vis un vieux livre dégradé par le temps. Je commençai à le feuilleter quand je vis qu'une enveloppe jaunâtre s'y était glissée. Sur la lettre se trouvait une adresse. Elle venait d'Afghanistan. J'avais besoin d'écrire, de me libérer d'un poids. Le monsieur n'était sûrement plus parmi nous mais peut-être que quelqu'un d'autre allait répondre. Je pris une feuille et commençai à écrire en anglais. Je me plaignais de mes libertés et de ce pays où on ne pouvait rien faire. J'eus une réponse, une seule, quelques semaines plus tard.

Je retournai là où tout avait commencé. Je restai immobile en lisant les mots de Leïla, une fille afghane. Plus je lisais et plus le grenier me semblait silencieux et oppressant. Elle me dit à quel point j'avais de la chance d'être à l'école. Elle ne pouvait pas parce qu'elle était une fille. Son frère, lui, pouvait apprendre, sortir, donner son avis, parler, sourire ... vivre tout simplement. Mais, elle, elle devait se taire. Elle me parlait de tous ces droits qu'elle n'avait pas. Elle aimait beaucoup lire. Le soir, quand ses parents dormaient, elle se faufilait dans la chambre de son frère pour lire ses livres d'école. Mais elle ne le faisait plus depuis que son père en avait trouvé un caché sous son oreiller et qu'il l'avait brûlé devant elle. Écrire cette lettre en cachette lui permettait d'avoir enfin une forme de liberté, celle de s'exprimer. Elle me raconta qu'elle n'avait pas le droit de sortir de chez elle, elle n'avait même pas le droit de regarder par la fenêtre. Sa lettre finissait par un

conseil, celui d'aller m'excuser auprès de celui que j'avais blessé.

À la fin de ma lecture, je me remis en question, encore et encore. Je gâchais ma chance. Je gâchais ma vie. Je l'avais agressé parce qu'il ne pensait pas comme moi. Je comprenais que je n'avais pas respecté la liberté des autres. Je fis la seule chose qui me paraissait logique à cet instant. Je lui écrivis une lettre pour me rattraper.

“Salut Gabriel, J'espère que ton corps reprend doucement la lumière, que les jours te soignent et que la douleur s'efface peu à peu. Je n'ai pas trouvé la force de venir jusqu'à toi, alors j'écris parce que les mots osent là où les pas reculent. Ma colère a pris le dessus mais elle ne t'était pas destinée. Alors je te demande pardon, simplement, sincèrement. La honte voulait me faire taire, m'empêcher de m'excuser mais une amie m'a rappelé que le courage existe aussi dans le regret.”

Cette unique correspondance m'a fait prendre conscience que tout le monde a le droit de s'exprimer parce que c'est aussi cela vivre en frère.

Les élèves de 4^e C
Collège Darras Riaumont , Liévin
(académie de Lille)

Le mystérieux manoir de la Chapelle-Réanville

Tome 1

Novembre approche à grands pas. C'est la fin des vacances d'automne, il faut bientôt repartir au lycée. Juliette, Georges, Jeanne et Karim se baladent à la Chapelle-Réanville, un petit village de Haute-Normandie, situé tout près de Vernon. Ils sont amis de longue date, inséparables, unis comme des frères et sœurs. Rien ne pourra les séparer, à part la mort. Peut être.

Georges, le plus curieux du groupe, avait traîné récemment sur les réseaux, comme à son habitude, et il était tombé sur la légende du vieux manoir de son village qui possède un puits, d'une forme particulière. Un puits carré. Quel nom étrange, pense Karim. Un puits carré ! Mais un puits, c'est jamais carré, c'est rond !

En marchant au milieu des maisons décorées de citrouilles et de squelettes, qui scintillent et illuminent toute la rue Dominique, ils le voient au loin ; il semble délabré. Presque hanté. Tout près, une forêt sombre, lugubre, boueuse le relie à un pont. La « team » se rapproche lentement de Karim qui semble intrigué par tout ce qui l'entoure. Karim est un ours polaire, beau, fort, courageux mais un peu timide. Il ne parle jamais pour ne rien dire mais son anxiété angosse souvent ses amis. Il a tellement peur de ne jamais être à la hauteur. Par opposition à Jeanne, qui est petite mais qui prend beaucoup de place, imposante, constamment en train de donner son avis à tort et à travers. Elle sait bien cacher son diabète mais elle garde toujours son sourire et sa joie de vivre. Sa devise : « Heureuse malgré tout ! ».

-Bon, ben... On y va ? propose Georges, qui n'a qu'une seule envie, visiter cette ruine !

-Es-tu sûr que c'est sans danger ? On ne sait pas ce qui se cache à l'intérieur, répond Karim, un peu perplexe.

-Froussard !! s'exclame Juliette. Souvent arrogante, elle adore se moquer de son copain. Pour elle, il faut toujours dire ce que l'on pense même si les autres ne partagent pas les mêmes idées que nous. Mais derrière son ironie et ses taquineries, elle l'aime follement. Jeanne et Georges s'en doutent depuis longtemps mais ils n'en parlent pas, pour ne pas gâcher leur amitié.

-Moi ? Froussard ? Observez ! Il s'avance, escalade le portail et disparaît dans la nuit noire. Affolés, ses amis se précipitent pour le rejoindre. Hors de question de se séparer. Toujours rester une équipe. Unie.

Une porte se dresse soudainement devant eux. Immense et massive. Grinçante, elle s'ouvre doucement et libère une lumière poussiéreuse qui les guide vers l'intérieur.

- C'est tellement grand ! dit Jeanne.

- Ça me fait quand même un peu peur... répond Juliette

- Whaaaaaou ! s'écrie la bande d'amis, éblouie par ce décor tout droit sorti des contes de fées de leur enfance. Un olivier géant, majestueux, supporte les fondations de la maison. Georges, qui a toujours raison, explique que cet arbre symbolise la paix, la réconciliation et même la fin des conflits. Ils avancent et découvrent un vieux salon, avec un canapé en cuir troué ; au milieu dépasse un petit coffre en bois. Karim l'ouvre et montre des photographies jaunies. Sûrement les anciens propriétaires, pense encore Georges qui reconnaît Nancy C., celle qui fut la maîtresse de Louis Aragon.

Des braises recouvrent la cheminée en pierre carrée, comme le puits qu'ils ont cru apercevoir dans la cour arrière. Un lit à baldaquin, de longs et lourds rideaux pourpres, des chandeliers en or et une bibliothèque encombrée de livres antiques, impressionnent les yeux des quatre amis. Dans un coin, ils trouvent une platine sur laquelle ils déposent un vinyle avec précaution. Un léger grésillement se fait entendre avant qu'une mélodie douce envahisse l'espace. Juliette reconnaît immédiatement les paroles de la chanson « Is This Love » de Bob Marley. Peu à peu, l'atmosphère change. Les murs paraissent soudain moins froids, l'air plus léger. Juliette devient joyeuse, Jeanne perd sa pâleur, Karim ferme les yeux, comme pour retenir cet instant. Son anxiété disparaît comme par enchantement. Ce son lui procure un sentiment de confiance, de sécurité et de liberté qu'il n'avait encore jamais éprouvé. Georges s'empare quant à lui de son téléphone pour « shazamer » ce titre et comprendre ce qui se passe. Evidemment !

C'est en contournant l'olivier qu'ils aperçoivent un passage... Ils s'en approchent lentement, sans crainte, comme s'ils étaient appelés par cette ouverture. Lorsqu'ils la franchissent, un monde merveilleux s'ouvre devant eux. La nature y est en parfaite harmonie avec les Réanvillois. Des animaux circulent librement, sans peur. Aucun conflit ne semble exister. Ici, tout n'est que sérénité, respect et joie. Karim se sent à nouveau étrangement apaisé. Dans ce lieu, personne n'est jugé, personne n'a besoin de prouver sa valeur. Pour la première fois, il a l'impression d'être exactement à sa place.

Le réveil sonne.

Il est 7 heures.

Il pleut, comme d'habitude.

Karim ouvre brusquement les yeux, en retard pour son cours de français. Il rejoint ses trois amis devant le lycée et leur raconte son rêve étrange et peut-être prémonitoire : celui d'un monde sans guerres et sans ennemis.

Deviendra-t-il réalité ?

Pour suivre les aventures de Karim et de ses amis, le Tome 2 sera bientôt disponible aux Editions 3PréMéDum.

Les élèves de 3^e prépa métiers
Lycée Georges Dumézil, Vernon
(académie d'Amiens)
Professeure de Lettres-Histoire : Madame Berretta

PRIX NATIONAL DOMINIQUE BERNARD

Recueil des nouvelles lauréates

2025 - 2026

Maquette : Rectorat - Service communication

Impression : Rectorat - Service reprographie

Rectorat de l'académie de Lille

144 rue de Bavay 59000 Lille